

nuyeux et indignes de son attention. Elle va en abandonner tout à fait la lecture, quand, de petites croix tracées au crayon bleu éveillent sa curiosité.

D'abord, ce sont les idées maîtresses d'une conférence sur le mariage prononcée à Paris et dont le succès a été retentissant :

"...La femme considère le mariage comme un fait immuable, comme une solution définitive. Elle ne comprend pas que le bonheur s'acquiert ou se perd chaque jour et réclame des soins constants, une attention permanente. Elle s'imagine naïvement que la propriété de son mari lui est assurée une fois pour toutes par acte authentique. Dès lors, il n'y a plus qu'à se laisser couler dans une existence sans effort. Dans ce ménage, on y mange à l'heure, mais intellectuellement, moralement, l'homme est seul..."

"Une jeune fille qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur..."

Elizabeth avait assisté au développement de cette conférence. Elle se souvenait des applaudissements qu'elle avait soulevés, des félicitations même de ses bonnes amies. Chose étrange, ce qu'elle avait entendu alors l'avait beaucoup moins frappée que ces bribes qu'elle lit en ce moment.

Elle recherche avidement les petites croix bleues qui se multiplient. Ses yeux, son esprit, tout son être courent à chacune d'elles avec un émoi de plus en plus saisissant.

A la date du 15 août, elle voit :

"Que de femmes éprouvent plus d'ennui d'un changement de servante que d'un chagrin véritable... J'aimerais mieux faire mon lit et balayer ma chambre comme un moine, que de supporter, dans le luxe, cette diminution de toute sa personne que provoquent à la longue les conversations oiseuses et les tracasseries domestiques..."

Quelques jours plus tard :

"19 août.—J'aime l'imprévu, mais Elizabeth le déteste. Philippe Lagier est venu nous voir ce matin. Naturellement, je l'ai gardé à déjeuner. Il y a longtemps que je n'avais pas causé avec autant de plaisir. En-

semble, nous avons laissé courir nos imaginations comme des chevaux sur un champ libre.... Seulement, il ne nous a pas prévenus de sa visite, et nous avons mal mangé, paraît-il. Je ne m'en suis pas aperçu, ni Philippe. Et après son départ, j'ai dû subir des plaintes, comme si j'avais commis quelque méfait, en retenant un ami..."

Les commentaires sont ici superflus. Tous les jours, si nous prêtions l'oreille, nous pourrions entendre de pareilles doléances de la part d'excellentes ménagères mais de piètres compagnes dans la route de l'intellect et de l'idéal.

Un peu plus loin dans le journal d'Albert Derize :

"Dieu que l'on demeure seul dans la vie à deux!"

Terrible et crucifiante constatation!

Quel est cet auteur qui, en une heure de frémissante et de vibrante inspiration, écrit une page en des mots qui lui semblaient éternels. Il éprouva le besoin d'épancher le trop plein de son enthousiasme en communiquant à sa femme ce qu'il venait d'écrire. Elle écouta attentivement en apparence ces accents où vibrerait un luth de divine beauté. Puis quand il eut fini :

—C'est joli, fit-elle. Mais, excuse-moi de te quitter tout de suite. J'ai rendez-vous chez la modiste.

Et la femme de Rodenbach qui s'endort tandis que son mari lui lit les œuvres de son cerveau génial...

Je n'ai guère oublié la pénible impression que me causa la femme d'un de nos tribuns à qui je faisais compliment du discours prononcé par son mari en une circonstance particulière et que les journaux avaient reproduit à l'envie.

—Vous lisez cela! me dit-elle. étonnée, et d'un ton où perçait un peu de mépris.

Oh! ces yeux fermés qui jamais ne s'ouvriraient!

A chaque page du journal d'Albert Derize s'accroît la fêlure faite à son bonheur, à son amour.

Je dois cesser mes citations qui allongeraient trop cette analyse, mais je sais que j'en ai rapporté assez pour mettre en goût celles qui aimeraient à en lire davantage.

Nous voyons encore dans les pages intimes d'Albert Derize de quelle façon il a remarqué Mlle Sezery qu'il n'avait pas revue depuis plus de dix ans.

Dans une promenade avec elle, à travers les monuments de Londres, il se laisse aller à expliquer, avec une sorte d'ivresse et d'exaltation, l'historique de ces reliques magnifiques des temps passés.

Tout à coup, il se rappelle qu'il parle à une femme, qu'elle est sans doute comme la sienne et ne peut le comprendre, et que son enthousiasme va le faire paraître ridicule à ses yeux.

—Je vous ennue sans doute, dit-il, en la regardant pour la première fois.

Mais les yeux qui rencontrent son regard lui révèlent une compréhension si parfaite, une similitude de goûts et de sympathie si grandes pour ces études captivantes qu'il en reste ébloui.

Ce n'est pas seulement avec le sourire complaisant, auquel Elizabeth l'a habitué, que ses explications sont écoutées, mais il voit sur la figure de Anne de Sézery, le reflet de la flamme qui le brûle. Elle vibre à l'unisson, elle est transformée, elle est belle d'intelligence, de compréhension.

Voilà comment Albert s'est tout d'abord attachée à Anne de Sézery.

"Aux âmes vulgaires, a écrit la comtesse Diane, l'amour vient par les yeux; aux âmes d'élites, l'amour entre par les oreilles."

Un voile épais s'est déchiré devant les yeux d'Elizabeth après la lecture du journal d'Albert. Elle comprend tout, maintenant: le bonheur était entre ses mains, elle n'a pas su le retenir, et aujourd'hui, il est trop tard. Mais au moins la leçon portera des fruits.

Son apathie se dissipe et elle se jure qu'une vie différente va commencer pour elle.

Elle se retire du tourbillon mondain où jusque là, elle a puisé ses meilleures distractions, et se consacre exclusivement à l'éducation de ses deux enfants.

Ce n'est pas sans éprouver des ennuis, des déboires qu'elle se livre à une tâche si nouvelle, et partant si ardue. A tout moment, elle constate son ignorance.